



Qui est saint Dimitri-de-Paris ?

L'enfance

Dimitri
Andréévitch
Klépinine naquit
le 14 avril 1904

près de Saint-Pétersbourg. Le chemin de croix de Dimitri, qui le conduira jusqu'au martyre dans les camps nazis, avait commencé dès son plus jeune âge. À quelques mois seulement, il fut atteint d'une pneumonie si grave qu'on dut annoncer à la mère la probabilité d'une issue fatale. Au moment critique, la famille fut appelée au chevet de l'enfant. Prenant dans sa main les petits doigts bleuis de son fils, Sophie Alexandrovna trace un geste de bénédiction – un enfant mourant en train de bénir l'assemblée ! Tous sont bouleversés. Après ces adieux, il se produisit un revirement inattendu dans le processus de la maladie : le petit commença tout doucement à renaître. La maladie marqua toutefois Dimitri d'une empreinte profonde, le laissant affaibli et maladif, toujours en retard de croissance par rapport aux enfants de son âge. Son enfance se passa sous le signe de cet apprentissage précoce de la souffrance, dans la conscience de sa fragilité et d'un certain désavantage par rapport aux autres. Il en devint

renfermé et replié sur son monde intérieur, mais également, très tôt, sensible à la détresse des faibles et des malheureux. Outre cette commisération spontanée à l'égard des faibles, il manifesta très tôt un sens aigu de l'équité. Sa droiture et une grandeur d'âme précoces frappaient tous ses proches.

Sa famille s'installe à Odessa, elle était croyante, quoique non pratiquante. Son Père, André, était architecte. Sa mère, Sophie Alexandrovna, lisait régulièrement les Évangiles à ses enfants, composait pour eux des prières. Elle semble avoir joué un rôle important dans son existence, vouée tout entière à la charité et à la compassion pour tout ce qui vit. Elle avait été, à Odessa, un des premiers juges de paix, et s'occupait, en outre, d'œuvres caritatives dans les quartiers pauvres de la ville.

L'émigration

Quand Odessa fut occupée par l'Armée blanche, Dimitri s'engagea comme matelot sur un de ses navires marchands. « Tout l'équipage l'adorait », rapporte S.P. Jaba dans ses Mémoires. Il retrouva plus tard sa famille à Constantinople, première étape de leur vie d'exil. Dimitri reprendra là ses études, au Collège

américain. En 1921, les Klépinine gagnent la Serbie. Le décès subit de sa mère en février 1923 marquera fortement cette période critique de sa biographie spirituelle et rapprochera encore plus Dimitri de l'Église. Même après sa mort, Sophie Alexandrovna restera un guide pour son fils dans les choix de sa voie spirituelle.

En septembre 1930, Dimitri parle de cette présence maternelle constante dans sa direction spirituelle dans une lettre à S.Schidlovskaja : « Je compris pour la première fois la signification de toute souffrance quand je pris conscience que tout ce sur quoi je fondais mes espoirs dans la vie s'en était allé. Mais un jour, je me rappelai ces paroles du Christ, qui me remplirent d'allégresse : Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau léger (Mt 11, 28). J'étais venu sur la tombe de ma mère, ployant sous le joug de mes épreuves ; tout me semblait embrouillé et sans issue, et voilà que je découvrais le fardeau léger offert par notre Seigneur. Ce fut le moment le plus heureux de ma vie, et je remercie Dieu pour ces épreuves. J'organisai alors ma vie dans une direction nouvelle et je pus désormais faire face plus sereinement aux pièges de l'adversité ».

La formation religieuse

En 1925, Dimitri s'inscrit à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge, récemment fondé à Paris. Son principal maître sera désormais le Père Serge Boulgakov. Théodore Pianov rapporte dans ses Mémoires : « L'Institut de théologie fut pour le Père Dimitri sa famille spirituelle. Il n'a pas été un «théologien» dans le sens propre du terme. Ses affinités spirituelles avec le Père Serge furent néanmoins très fortes. L'homme, surtout, lui était proche, bien plus que le savant-théologien. À l'instar de nombreux intellectuels russes, ce dernier avait suivi un parcours difficile qui l'avait ramené finalement du marxisme au christianisme. Dimitri était ébloui par l'envergure du Père Serge et par son génie créatif. Le Père Dimitri aura une vénération particulière pour la Mère de Dieu, où l'on ressentait une certaine influence du Père Serge. Mais il étendra cette tendresse fervente pour la Mère du Christ à notre monde, aux souffrances des hommes et à tous les êtres vivants. Apaiser toutes les



Institut de théologie Saint-Serge, Paris, 1925.
Au 1^{er} rang de gauche à droite : P. Georges Choumkine, Léon Zander, S. Bezobrazov, A. Kartachev, P. Serge Boulgakov, Métropolite Euloge, Mgr Benjamin, inconnu, V. Iljine, P. Kovalevski. Dimitri est au 2^e rang, derrière Iljine.

souffrances semblait bien être sa vocation ».

Sa fille, Hélène, a retrouvé son carnet qui est rempli de recommandations : « Si, au cours de la prière, on ne ressent ni douceur, ni chaleur, il faut continuer à prier sans se décourager, sachant que c'est justement là que se produit un progrès. Centrer son attention sur la compréhension du contenu des mots et leur application à la vie. La prière doit coller à la vie, chaque mot entrer en résonance avec le quotidien. Prier attentivement, c'est ouvrir au Seigneur toute sa vie, ses défauts, ses besoins. C'est demander de l'aide pour toutes les tentations qui peuvent surgir. Cela revient aussi à reconsidérer tout son être, toute sa vie. Et cela éveillera douceur et chaleur. Alors, précisément, la prière intelligente deviendra prière du cœur. »

La prière est donc un moyen précieux de communion avec le divin, une voie conduisant au salut. Dimitri termina l'Institut en 1929 et reçut une bourse pour parfaire sa formation au Séminaire de théologie de New-York. Il y étudiera les écrits de saint Paul, qui lui restera très proche toute sa vie.

Au début de l'année 1934, Dimitri revient à Paris, où il exerce divers métiers pour gagner sa vie, comme manoeuvre, laveur de carreaux ou cireur de parquets. Il participe en

même temps avec zèle à l'Action Chrétienne des Étudiants Russes (ACER), principalement en qualité de chantre et de chef de chœur pendant les congrès de l'association et les camps de vacances. Sa quête spirituelle l'amène finalement à envisager la prêtrise.



Dimitri fit la connaissance de Tamara Fédorovna Baïmakova, secrétaire de l'ACER de Riga et correspondante de la revue *Vestnik*¹, lors d'un congrès de l'ACER.

Ils se marièrent en 1937, à Colombelles, en Normandie. La même année, Dimitri sera ordonné diacre, puis prêtre, en la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky, par le Métropolite Euloge. Il fut d'abord nommé troisième prêtre à l'église de l'ACER, à la paroisse de la présentation de la Vierge rue Olivier de Serres dans le XV^{ème} arrondissement où les Russes sont nombreux.

D'octobre 1938 à l'automne 1939, le Père Dimitri officie à Ozoir-la-Ferrière, puis il est nommé recteur de l'église du foyer fondé par Mère Marie (Skobtsov), rue de Lourmel, à Paris. La famille Klépinine s'y installe, avec la petite Hélène, née peu auparavant.

¹ La revue *Vestnik* (le Messager, en russe) est la revue du mouvement de l'ACER. Elle est éditée

jusqu'à aujourd'hui. Depuis plus de 60 ans existe aussi une version en français *Le Messager*.

Bientôt naîtra Paul, leur deuxième enfant.



Première paroisse, celle de l'Acer, au 91, rue Olivier-de-Serres, à Paris, 1937-1938. L'équipe paroissiale entoure son recteur, P. Serge Tchetcherikov. Dimitri enlace l'un des fils du chef de chœur, Th. Spassky. *Debout* : P. Georges Srikov.

Le ministère

Comment Père Dimitri va-t-il cohabiter avec Mère Marie ? C'est bien sûr la grande question. Il est beaucoup plus jeune qu'elle, inexpérimenté, aussi réservé qu'elle est extravertie. Mais il connaît déjà Mère Marie : ils se sont rencontrés aux congrès de l'ACER et ont suivi les mêmes routes de l'exil. Leurs caractères sont, d'une certaine manière, complémentaires et leur entente est immédiate. Soulagé, Monseigneur Euloge dira plus tard « Le mérite en revenait au Père Dimitri qui était pourvu d'une qualité rare : une absence totale d'amour-propre ».

Une de ses paroissiennes, Marie Kraventcho, le décrit ainsi : « le Père Dimitri était extraordinairement simple, de cette simplicité et légèreté comme sont les enfants. Ce n'est pas qu'il ignorât le mal, mais il l'écartait consciemment, en plaçant le centre de gravité sur ce qu'il avait de meilleur, de possible, de non encore réalisé,



Octobre 1939, au foyer créé par Mère Marie, rue de Lourmel. *De gauche à droite* : Sophie Pilenko, Georges Skobtsov, Alexis Babadjan, Mère Marie Skobtsov, Georges Fedotov, P. Dimitri, Constantin Motchoulski.

mais de donné ». Sa fille, Hélène, rapporte : « ton humour pétillant et teinté de mélancolie va colorer ta vie, Dimitri, tous tes amis s'en souviennent : tes yeux pétillants de malice, cette bonhomie, même aux heures les plus sombres ».

Avant la guerre, Lourmel est un lieu connu de toutes les personnes en difficulté. Mère Marie a ouvert un centre d'aide sociale, une cantine. C'est alors que la guerre éclate, la vie à Lourmel continue, malgré les horreurs de la situation.

Le Père Dimitri va travailler main dans la main avec mère Marie, participer à toutes ses activités et celle de l'action orthodoxe, qui se veut un organisme au service des pauvres. Plus tard quand ils seront arrêtés tous deux, il refusera énergiquement de se désolidariser d'elle en assumera les conséquences jusqu'à la mort.

Puis commença la persécution des Juifs. Quand elle s'intensifia, en 1942, il s'avéra que les certificats de baptême pouvaient jouer un rôle déterminant, servant en quelque sorte de « sauf-conduit ». Père Dimitri

n'hésita pas à les délivrer largement. Il eut ainsi bientôt dans ses fiches près de quatre-vingt nouveaux « paroissiens ». La plupart avaient besoin du certificat pour échapper aux persécutions, mais certains désiraient véritablement se convertir et Père Dimitri leur faisait alors suivre la préparation coutumière. Un incident donna toute la mesure de sa détermination et de son courage : les autorités diocésaines orthodoxes lui ayant réclamé la liste des personnes baptisées depuis 1940, il leur répondit : « Tous ceux qui m'ont demandé le baptême l'ont fait indépendamment de toute motivation étrangère et sont devenus mes enfants spirituels. Ils sont désormais sous ma protection. Votre démarche est due visiblement à des pressions extérieures et revêt un caractère policier. En conséquence, je suis contraint de rejeter votre demande » (document cité par G. Raevsky : « Vingt ans après », *La Pensée Russe*, Paris, 1er août 1961).

Le 8 février 1943, la Gestapo fit une descente rue de Lourmel. Durant la perquisition, on trouva dans la poche de Youri Skobtsov (fils de mère Marie) un billet d'une femme juive à qui Youri portait des colis alimentaires. Elle y priait le Père Dimitri de lui fournir un certificat de baptême. La Gestapo s'empara des papiers du Père lui intimant l'ordre de se présenter à ses bureaux. Un officier allemand du nom de Hoffmann avait accumulé de

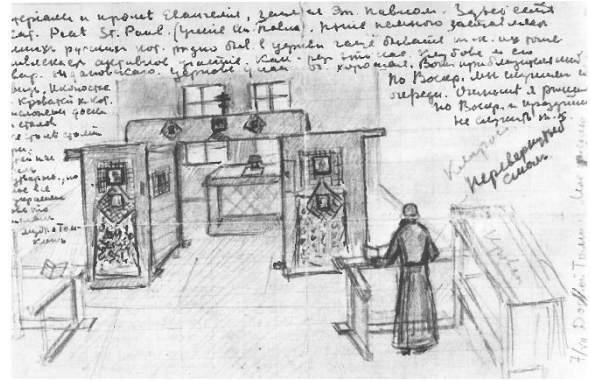
nombreuses preuves concernant l'aide apportée aux Juifs par mère Marie et Père Dimitri. Il s'était apprêté à longuement interroger le prêtre. Il fut étonné lorsque Père Dimitri lui dit franchement tout ce qu'il avait fait. « Vous aidez les Youpins », lui cria le SS Hoffmann. Père Dimitri le corrigea : « J'aide les Juifs ». Hoffmann lui dit alors : « Si nous te relâchons, promets-tu de ne plus aider les Juifs ? » Père Dimitri répondit : « Je ne puis vous promettre ceci ; je suis chrétien et je dois agir comme tel ». Hoffmann, incrédule, frappa Père Dimitri à la face et lui écria : « Comment oses-tu dire qu'aider ces cochons est un devoir chrétien ! » Père Dimitri, retrouvant son équilibre et montrant sa croix pectorale, lui dit doucement : « Et ce Juif-là, vous le connaissez ? » Un soufflet le jeta à terre. L'interrogatoire du Père Dimitri dura quatre heures. Finalement, Hoffmann fit ramener Père Dimitri à l'avenue Lourmel, afin d'arrêter à son tour mère Marie, et de conclure l'enquête. « Votre pope s'est condamné lui-même », dit Hoffmann en revenant à Lourmel. La Gestapo se faisant toujours plus menaçante, Tamara Klépinine partit se mettre à l'abri dans les environs de Paris avec les deux petits.

L'Action orthodoxe fut interdite et tous ses membres, après un mois de détention à Romainville, dirigés sur le camp de Compiègne le 27 février 1943.

Emprisonnement au camp de Compiègne

Leur détention va durer une dizaine de mois, les premiers jours, ils souffrirent de la faim, leurs proches ne pouvant pas encore leur envoyer de colis. Les détenus fouillaient les poubelles pour trouver à manger. Des rescapés rapportèrent que le Père Dimitri ne cessait de se tourmenter de ne pouvoir soulager le désespoir de ses compagnons. Quand ils purent enfin recevoir des colis, Père Dimitri allait voir tous ces malheureux et distribuait tout ce qu'il avait. Ses amis le lui reprochaient, pour lui, il n'y avait pas de dilemme : il n'y avait qu'à suivre les préceptes du Christ. Une discussion s'étant un jour engagée sur ce thème, Père Dimitri avait dit : « Si je n'étais pas devenu prêtre, si je n'avais pas eu l'occasion de faire ce que je fais, j'aurais été le plus malheureux des hommes ! ».

À l'initiative du Père Dimitri, une chapelle fut aménagée dans le baraquement. L'iconostase fut fabriquée à l'aide de tables et de bancs renversés contre les couchettes. Tamara Klépinine parvint à transmettre à son mari un antimimension². « Nous célébrons la liturgie tous les jours, et ça change tout ! écrira Père Dimitri à sa femme ».



(Dessin représentant l'installation de la chapelle, dans une lettre envoyée à la famille)

Les prisonniers du camp de Compiègne furent les derniers paroissiens du Père. « Nos offices, et tout particulièrement la sainte Liturgie, étaient le centre même de la vie du Père Dimitri. Il nous disait souvent qu'il était tout désespéré quand il ne pouvait pas célébrer, qu'il n'avait plus la force, alors, de lutter contre lui-même, contre son ego et tout le mal qui nous entoure. Sans aucune pression de sa part, par son seul exemple et quelques explications édifiantes, il nous avait tous rapprochés des saints Mystères. Père Dimitri nous incitait à nous confesser et à communier souvent, et ces sacrements nous apportaient un grand réconfort. Dès notre arrivée à Compiègne, à la demande de quelques-uns, il avait organisé un groupe d'étude de la Bible, des offices et de la vie de Jésus » (Th. Pianov, *ibid.*).

² Morceau de tissu rectangulaire représentant le Christ au tombeau et portant la signature de

l'évêque, signifiant l'unité de l'Église dans la célébration de l'Eucharistie.

Le martyr

En décembre 1943, les prisonniers furent transférés à Buchenwald, puis dans le sinistre « Tunnel Dora », où l'on creusait les usines souterraines destinées à la fabrication des fusées V2. Avant sa déportation il écrit à son épouse : « J'ai pleinement conscience que s'accomplit la volonté de Dieu et que commence pour moi une nouvelle obédience dans l'Église ». Le Père Dimitri Klepinine, prêtre orthodoxe et matricule 38890, est mort à Dora en Allemagne, dans la nuit du 9 au 10 février 1944. Un an, jour pour jour, après avoir célébré sa dernière liturgie d'homme libre et s'être rendu à la convocation de la Gestapo à Paris.

On comptait chez les déportés à Dora une trentaine de nationalités différentes. Les Russes et les Ukrainiens étaient majoritaires. Considérés par les nazis comme des sous-hommes, ils recevaient moins de nourriture que les autres. Plus de 60 000 déportés sont passés par Dora ; 20 000 y sont morts. Dora, prénom de femme et nom de code du chantier Mittelbau 1, fut donc appelée par les déportés « mangeuse d'hommes ».

Le Père Dimitri portait le triangle rouge des politiques orné d'un R comme « russe ». En effet, le Père Dimitri bouleversé pendant sa quarantaine à Buchenwald par la manière dont les déportés originaires d'URSS étaient traités, avait choisi de se faire

immatriculer comme russe. Fait aggravant : comme sa fiche portait la mention « prêtre », il fut affecté au terrassement. La « terrasse », signifiait la mort certaine. Dans cet immense chantier couvert de boue, les détenus étaient astreints à transporter du placoplâtre si lourd que quatre hommes y parvenaient à peine ; des charretées de gravats étaient sorties du tunnel par une noria de détenus, les coups de matraque s'abattaient sur leur dos à la moindre défaillance. Le camp extérieur étant très vallonné et boueux, on imagine les efforts que ces hommes sous alimentés devaient fournir pour hisser les planches et les parpaings vers le haut de la colline. Il y avait aussi les appels interminables dans le froid de l'aube.

Ce qui a tué le Père Dimitri, c'est d'avoir vu ce concentré de haine s'abattre sur les humains réduits à la condition d'esclaves, avec un seul objectif en tête : sauver leur peau. Il ne lui est resté alors qu'une chose à faire : mourir pour eux et avec eux, en se faisant tout pour tous. Les prêtres ont presque tous péri dans ce camp. Dans cet enfer, ils ont en effet tout tenté et osé pour exercer leur sacerdoce, portant en cachette la communion, confessant dans les latrines, donnant l'absolution aux moribonds et s'attirant inmanquablement les brimades des kapos.

Dora devait confirmer la sentence : « le sang des martyrs est la semence des chrétiens ».

Les nazis avaient compris que les curés, les popes pouvaient en soutenant le moral des victimes retarder leur avilissement. Porter secours à son prochain était donc un délit. Au bout de quinze jours à Dora Dimitri ressemblait physiquement à un vieillard. Il contracta une pleurésie et se retrouva dans un mouvoir par terre au milieu des excréments dans une odeur suffocante. Il se mourait et se sentit abandonné par Dieu. Le gardien du baraquement, qui fut le témoin de ses derniers instants, racontera qu'il l'avait trouvé sur le sol en ciment, incapable de bouger. Père Dimitri avait réussi, toutefois, à lui demander de lever sa main pour l'aider à se signer. Ainsi sa vie se termina-t-elle comme elle avait commencé, sous le signe de la Croix toute-puissante : la Croix, pleinement assumée, qui fut le choix et le sens de toute son existence. « Il insistait toujours sur le chemin de Croix du Seigneur. Et l'homme était pour lui un symbole de la Croix par sa conformité même. Il connaissait la force de la Croix. Il avait un sentiment aigu du mal infiltré partout dans le monde, mais en même temps la conviction profonde que la Croix toute-puissante parviendrait à sauver l'homme et le monde entier » (Th. Pianov, *ibid.*).

En 1930, méditant sur son ordination, Dimitri Klépinine avait écrit dans son Journal : « Le chemin du chrétien, est-il joie ou souffrance ? Il est souffrance, car pour suivre le Christ, le chrétien doit mourir à son corps terrestre. Mais cette mort est vaincue par la Joie, car par là nous renaissions en Christ et participons à l'œuvre la plus sainte qui soit sur terre : l'édification du « Corps du Christ », mystère de la vie triomphante qui nous conduit à la Lumière indicible, où Dieu est tout en tout. Seigneur, souviens-Toi de nous dans Ton royaume ».

Le 14 Août 1987 le Père Dimitri Klépinine a reçu le titre de « Juste parmi les nations » par le comité israélien de Yad Vashem.

En 2004, le Père Dimitri et Mère Marie ont été canonisés par le patriarcat œcuménique de Constantinople

Ils sont inscrits sur la liste des innombrables témoins du Christ, ceux qui intercèdent pour nous.

Saint Dimitri de Paris, si proche de nous, si présent en nous, élève ta main et bénis-nous !

Source : *Et la vie sera amour* / Hélène Klépinine